

Dans la petite maison qu'ils occupent, à Levallois-Perret, depuis la naissance de leur fille, Justine et Maurice regardent la télévision dans leur sofa. Justine assoupie, Maurice se lève discrètement pour se diriger vers la porte. Quand il prend son trousseau de clefs dans le plat en gré de l'entrée, Justine ouvre les yeux :

_ Non mais tu vas nulle part !

Maurice soupire et répond :

_ Je vais chercher des tiges.

_ Au bar tabac ? T'en as là des cigarettes.

Maurice marmonne dans sa barbe :

_ Pute vierge... Peut jamais rien... casse les...

Justine :

_ Qu'est-ce que tu dis ?

_ Rien. Répond Maurice

_ Vas plutôt changer Lorraine, elle a fait, je le sens d'ici.

Pendant que Maurice souffle, Justine râle toute seule :

_ Qui est-ce qui m'a foutu un alcoolique pareil ? Non, mais ça va aller de boire comme un cochon maintenant...

Avant que Maurice ne prenne sa fille dans les bras, Justine lui dit tout fort :

_ Tiens ! Viens voir, ils parlent de ton copain à la télé !

_ Quel copain ? Lui demande Maurice depuis la chambre d'enfant.

_ Tu sais, l'homme politique que t'aimes bien.

Maurice retourne dans le salon, il se plante devant le poste et écoute Jacques Legros qui annonce un attentat à la personne.

« Ce matin, durant une cérémonie d'hommage, au mémorial arménien de Décines, dans la région lyonnaise, le président de région a été victime d'un attentat à l'arme automatique. D'après nos dernières informations, il aurait reçu deux balles de 9 mm provenant d'un browning gp. L'attaque a été revendiquée par le parti d'action nationaliste Turc, dit des loups gris. Cependant, le pronostic vital du président de région n'est, heureusement, pas engagé... »

Maurice se tourne vers Justine, et avant qu'il n'est pu demander quoi que ce soit, elle lui envoie:

_ Bon, j'ai compris... Oui, vas-y, ça me fera de l'air.

Maurice monte dans son 6 cylindres et prends la route à destination du siège de la SDAT. En entrant dans les bureaux, les moqueries fusent :

_ Alors Papa ? Encore le nez dans le talc ?

Un autre :

_ Ah ah ! T'es coincé avec maman !!!

Maurice rentre dans le bureau du capitaine, qui se prend le front, le coude sur le bureau, en l'apercevant, et lui dit :

_ Retourne à ton congé parental, Momo, tu me casses les couilles.

Maurice trépigne, et pose des tas de questions sur l'enquête. Notamment à quel service elle est confiée ? Le capitaine lui répond qu'il ne veut même pas savoir, étant donné que la victime est proche de tous les ministres dévoués au régalién et que son propre frère travaille dans une ambassade. Ensuite, d'une voix solennelle et monocorde, le capitaine dit :

_ C'est un élu de la république, Momo !

Maurice :

_ Si un nationaliste d'ici avait juste menacer un élu de leur bled, il n'aurait pas eu le temps de galoper jusqu'au consulat qu'ils en auraient fait des brochettes flambées au Raki.

Le capitaine essaye de convaincre Maurice de se tenir à l'écart, mais en vain. Sachant que derrière le : « A vos ordres, mon capitaine » s'annoncent les ennuis. Repartis sous les moqueries de ses camarades, Maurice démarre son bolide et prend la route de son ancien appartement. Sur le chemin qui y mène, derrière ses lunettes de soleil, il reluque le moindre arrière-train de passage, puis se gare à cheval sur la piste cyclable pour foncer dans la petite boutique de Germaine se chercher un pack de bière. La porte grande ouverte et personne dans le magasin, la taulière prend le soleil, et le fait prendre à ses mollets, dans la petite cour arrière. Maurice écarte le rideau anti-mouches arc-en-ciel en plastique, attrape une chaise en bois et s'assoit à trente degrés de l'épicière. Germaine ouvre les yeux :

_ Alors, mon bon prince, comment se porte la descendance ?

_ Elle a les chicos qui pointent et nous ponde des crottins de canasson. Et toi, quoi de beau ma Germaine ?

_ Tu vois, je me fais bouillir les guitares... Paraît que c'est bon pour les varices, que j'ai d'ailleurs plus gonflées que les valseuses de l'Évêque de l'archidiocèse !

Comme pour imiter l'épicière, Maurice remonte les ourlets de son 501 jusqu'aux genoux et s'affaisse sur sa chaise. Et laissant passer un peu de temps par politesse, il demande :

- _ Sinon, il te resterait pas une petite mousse ?
- _ Pas l'ombre d'une, mon beau, désolé. Ce matin, une chiée de mouflets m'a dépouillé comme une guenon par un dos argenté. J'en aurais plus que demain.
- _ Pute vierge !
- _ Je sais, a ce qu'on m'a dit que ta bergère t'a mise à la diète... Relance Germaine.
- _ Pire que ça ! Je fais l'effort pour la gosse, mais je vais pas tarder à pisser des noix de muscade.
- _ Mon pauv' Maurice. Tiens, chope-moi donc le filet à commission sur la carpe, y a des présents pour toi et ta drôlesse.

Maurice se lève, traverse la boutique et attrape le sachet posé sur le comptoir. De retour dans l'arrière-cour, il tend le sac à Germaine et se rassoit. Elle en sort une petite écharpe tricotée et une bouteille de Bourbon. Et elle lui dit :

- _ L'écharpe, c'est moi qui l'ai tissée, et le kilo de tord-boyaux, je te l'avais mis de côté.
- _ Dieu te bénisse, ma Germaine. Lui répond Maurice, comme soulagé.

Quatre mégots écrasés, à moitié cigarettes, et trois verres de bourbon plus tard, Maurice s'excuse de devoir se rendre à l'hôpital Saint-Joseph pour y voir un ami. La brave Germaine le pardonne, tout en baissant sa vieille robe grise à pied-de-poule, jusqu'à ses chevilles, pour reprendre son poste de marchande sur son petit tabouret escamotable.

Dans la grisaille de Paris et ses congères de camions blancs de livraison, les basses font trembler la carrosserie de la Golf. L'épaisse fumée blanche qui s'échappe du haut du carreau embaume les piétons. Quand deux paires de jambes, dessinées au crayon à papier extra-fin et colorées par le soleil portoricain, lui coupent la route pour traverser, Maurice fait ronfler les 300 chevaux. Puis, il redémarre en faisant crisser les pneus. Une fois rentré sur le périphérique, au milieu du tout-venant respectant les 50 kilomètre heure, l'officier de police s' imagine pilote de Nascar, zigzaguant d'un côté et de l'autre pour doubler à quelques millimètres des pare-chocs, le gyrophare et la sirène allumés.

Mais rentré dans le hall, l'odeur si particulière des hôpitaux le ramène à la réalité. Maurice demande le numéro de chambre du président de région après avoir montré sa carte d'OPJ. Devant la chambre, il salut le gardien de la paix en faction avant de passer discrètement la tête sur le côté de la porte, laissant juste dépasser un œil. Le président de région le reconnaît, et le visage sérieux, celui-ci lui fait non, d'un signe de la tête, en lui faisant les gros yeux. Maurice retire sa tête plus vite qu'il ne l'avait glissée, et repart à toute vitesse à petits pas, comme un enfant qui aurait volé des langues acidulées dans un magasin de bonbons.

Dans les enceintes de la radio, Bruno Roblès et Aurélie Philippon. En attendant les dix minutes qui le séparent des imitations de Marceau, Maurice tète son thermos de café Kamagra. Sur le bitume froid de l'autoroute A6, les premiers rayons de soleil n'arrivent encore à dissiper l'humidité qui enivre les nez les plus grossiers, avec son parfum de première coupe. Et alors que les aires de repos défilent, Maurice se place sur la voie de droite à 130km/h. Si quelqu'un pouvait lire dans son cerveau à cet instant, il y découvrirait un papillon avançant à l'horizontale, dessinant des pointillés derrière lui, comme dans les vieux mangas japonais de notre enfance. Sous le châssis, l'asphalte se déroule, comme une bobine infinie, lui la tête dans les bêtises, son thermos entre les cuisses. Subitement, un sifflement de pneus suivi d'une fumée blanche le fait piler, les deux pieds sur le frein, tandis qu'une clio blanche fait une demi-lune à quelques centimètres de son pare-chocs avant de s'envoler du talus pour faire deux tonneaux dans les ronces. Maurice se gare en urgence le long de la bande d'arrêt d'urgence, bien serré sur le côté. Il descend et se met à courir le long de l'autoroute. Quand il aperçoit la voiture, il saute le fossé et retrouve un homme barbu en costume, un peu abasourdi... Mais vivant. Le pare-brise a disparu, le moteur est à moitié sorti de son berceau et la tôle est toute froissée. Maurice appelle les secours, et leur indique l'accident après avoir vérifié le kilomètre d'autoroute. Malgré les consignes de Maurice, l'homme dans la voiture accidentée se détache et sort de son véhicule. Il montre sa fracture au poignet à Maurice qui scrute le malheureux dans les moindres recoins. Pris de bouffées de chaleur, le barbu demande de retrouver son téléphone pour pouvoir appeler ses proches. Maurice fait le tour du fourré et retrouve le téléphone dans le contre-bas, mais il le glisse dans sa poche en faisant semblant de n'avoir rien retrouvé. Et pendant que le barbu se plaint de sa voiture épave, Maurice lui dit :

_ C'est que de la ferraille, t'as eu de la veine...

_ Justement, j'écoutais le coran. Lui répond le jeune homme en cravate, avant d'être pris en charge par les pompiers.

Maurice fait le tour de sa golf pour inspecter la moindre rayure, puis il se pose dans ses sièges pour ausculter le téléphone subtilisé et surtout les derniers numéros composés et reçus. Mais un seul numéro de téléphone apparaît dans l'historique. Un seul numéro, un seul appel. Au nom de Monsieur Dubois.

Encore un peu choqué de l'accident qu'il vient de vivre, l'officier redémarre, il déboîte sur la trois voix à toute vitesse, faisant monter l'aiguille du compte-tour jusqu'au rouge. Quand il aperçoit le panneau « contrôle automatique », Maurice accélère de plus belle et, vitre ouverte, tend son troisième doigt en passant devant le radar qui le flashe. Le morning du rire déjà terminé, Maurice est frustré de n'avoir pu écouter « Marceau refait l'info » et il s'allume une cigarette et continue de foncer sur l'autoroute en direction de Lyon. Il presse le bouton de son

kit main libre et appelle son chef qui décroche :

_ Non, Momo. Non.

_ Mon capitaine...

_ Arrête de « mon capitaine », Momo, c'est non !

Maurice insiste, et prie son supérieur de le mettre en relation avec un agent de liaison du bureau central national. Le capitaine refuse et rappelle Maurice à ses bons souvenirs.

_ Tu sais ce que le Quai Charles De Gaulle pense de toi, grand voyou... Rentre chez toi, Momo, t'occupes pas de ça !

Maurice raccroche au nez de son capitaine. Il tombe la quatrième vitesse et se colle derrière une Porsche Macan sur la voie de gauche pour prendre l'aspiration. Arrivé sur la rocade lyonnaise, Maurice se met la limitation de vitesse, imposée par le maire écologiste, en bandoulière, la dépassant de plus de trois fois. Puis, il ralentit en rentrant en ville. Bien déterminé à retrouver l'assaillant du président de région, son premier réflexe dans l'enquête est d'aller célébrer la tradition du mâchon. Il demande à son téléphone de lui indiquer le bouchon lyonnais le plus proche, qui l'emmène au restaurant « Les culottes longues ». Maurice pousse la porte vitrée et s'assoit. Pour commencer, il commande 75 cl de la cuvée du patron. Le ventre en avant derrière son tablier bleu, le tenancier dépose une grande ardoise sur la chaise en face. Maurice accroche sa serviette à carreaux rouge en losange sur son col et commande. La première assiette servie est une épaisse tranche du célèbre pâté en croûte de la gastronomie lyonnaise. Maurice se l'enfile en quatre bouchées. Ensuite, il avale un tablier de sapeur en moins d'une minute. Déjà à la moitié de la bouteille de vin rouge, Maurice se voit déposer un jarret de porc, mais refuse le petit bol de lentilles en accompagnement, lui préférant une planche de cochonnaille pour aller avec le jarret. Il finit la bouteille de vin avant d'avoir attaqué son assiette et recommande un Saint-Joseph. Le taulier lui pose la bouteille et un tire-bouchon. Maurice la débouche et remplit son verre. Le patron plaisante :

_ Attention, pas plus que le bord !

Maurice forme deux cornes avec son index et son auriculaire, place le dos de sa main à côté du ballon de rouge et répond :

_ Juste deux doigts.

Les deux hommes éclatent de rire. Le jarret de porc terminé, Maurice plante sa fourchette dans des rognons de veau aux cèpes pour les gober sans même les mâcher. Il propose au patron de boire un verre tout en se resservant. Pour finir, il boit une chartreuse cul-sec à la suite du fromage et de la tarte aux pralines. La ceinture desserrée, la main sur le bas-ventre comme Al Bundy dans « Mariés, deux enfants », Maurice admire les jambes en collant de la table en face, la cliente ne cessant d'écartier les jambes pour laisser apparaître le triangle de son string en dentelle. Quand son sexe agrandi rejoint le bout de ses doigts, Maurice retire la

main de son pantalon et se redresse sur sa chaise. Ensuite, il paye l'addition et fonce jusqu'à l'hôtel pour se vider les bourses manuellement dans les canalisations de la salle de bain, en pensant à la fine dentelle aperçue juste avant. Puis, il s'endort de tout son long sur le lit de sa chambre d'hôtel.

Maurice se réveille aux aurores, tout habillé sur le dessus-de-lit. Il se fait couler un café et verse un bouchon de whisky dans la tasse tout en se roulant un joint d'Afghan. Il boit la moitié de son café et descend devant l'hôtel pour fumer son joint. Quand il l'allume, de façon synchrone, trois hommes basanés se croisent en triangle autour de lui en le regardant méchamment. Les ayant appréciés sans même les regarder directement, Maurice écrase son joint et remonte dans sa chambre. Il attrape son téléphone, appelle un collègue au siège de la SDAT et lui demande :

_ Tu peux me prêter la main ? Promis, je te taille une flûte.

Son collègue hésite, prétextant les directives du capitaine ayant ordonné à tout le service de ne pas se mêler de l'affaire en cours concernant l'attentat des loups gris. Maurice persiste et convainc finalement son interlocuteur de l'aider. Il lui demande de remonter le téléphone subtilisé au barbu durant l'accident sur l'autoroute en lui donnant le numéro de série. Le collègue accepte et promet de rappeler Maurice dans les minutes qui suivent. Alors que Maurice manque de se rendormir, quelques minutes plus tard le téléphone sonne. L'ingénieur en communication de la SDAT avise Maurice du résultat.

_ Ce n'est pas un téléphone quelconque. Le numéro de série n'apparaît pas.

Maurice demande :

_ De chez nous ?

_ Pire. C'est un téléphone crypté. C'est au-dessus. Lui répond son collègue.

_ C'est bien ce qui m'avait semblé voir. Répond Maurice.

Il remercie son collègue et lui promet de garder le secret de leur collaboration avant de le saluer. Il pose ensuite son téléphone et court dans les toilettes pour vomir son café whisky. Vaseux, pris de bouffées de chaleur, la nausée à la gorge, Maurice se demande par où commencer pour atteindre les loups gris. Il décide donc de sortir et commence à déambuler dans les ruelles du premier arrondissement lyonnais. Il se rend d'abord rue sergent Blandan à l'ACAT, l'association culturelle amicale turque, à tout hasard. Plongeant ses yeux dans chaque regard croisé, Maurice cherche en vain. Il rentre ensuite dans une pâtisserie orientale tenue par la diaspora turque et demande s'ils ont du Kalb el louz, mais le patron lui répond qu'ils n'en font pas et que cette pâtisserie algérienne est plutôt confectionnée pendant le ramadan. Maurice reprend son petit bout de chemin. Il cherche le nom d'un concessionnaire à consonance turque sur Internet, se rappelant que cette communauté est très impliquée dans le business automobile. Se disant qu'il pourra faire croire à la vente de sa Golf 7 R32, il trouve un Mustafa à Saint-Fons. Maurice rejoint donc sa voiture et prends la route du

concessionnaire. Le ventre vide après avoir régurgité son petit-déjeuner, Maurice s'arrête au supermarché pour acheter une bière. Quand il se gare au plus près de la porte automatique du magasin sur une place handicapé, un beau 4X4 Nissan gris se gare sur la place d'à côté. La conductrice, le téléphone à l'oreille, baisse la vitre. Elle a le visage fin, la peau dorée et elle est coiffée d'un carré plongeant à 80 euros. Pendant que Maurice fait courir ses yeux du décolleté aux lèvres pulpeuses de la jeune femme, un sapin parfumé orné aux couleurs du drapeau turc se balance sous le rétroviseur. Certain que ce n'est pas du hasard, Maurice prend les devants. Il lui fait un signe de la main et s'approche de la portière pour engager la conversation. Il lui parle de son 4X4 tout en admirant le véhicule. La jeune femme, souriante, l'air flatté, se laisse volontiers approchée. Et celle-ci, à son tour, félicite notre homme pour son bolide. Tous les deux taillent le bout de gras durant de longues minutes, et se retrouvent rapidement à la brasserie de la galerie marchande autour d'un verre. Maurice garde un peu de recul face à la jeune femme charmeuse qui lui demande :

- _ Tu fais quoi dans la vie ?
- _ Condé. Lui répond Maurice.

La belle est surprise par sa franchise et son vocabulaire. Mais elle ne se démonte pas et continue.

- _ Et est-ce qu'une femme se promène au bras de ce beau policier ?
- _ Je viens de me faire jeter.
- _ Est-ce indiscret de te demander pourquoi ?
- _ Sûr que non ! J'ai essayé de me cogner sa frangine. Mais je savais pas qu'elle était goudou.

La jeune femme un peu choquée :

- _ Homophobe en plus ?
- _ Que nenni, mais vu le pétard qu'elle se traîne, c'est vraiment du gâchis.
- _ Charmant ! Ma foi, tout le monde a le droit à l'erreur, l'essentiel étant d'en tirer des leçons.

Maurice continue de jouer le vice tout en se laissant accrocher. Puis, la conversation en vient aux origines de chacun. Maurice lui parle de la Turquie et de son rêve de visiter Istanbul. La jeune femme lui fait la publicité de la porte de l'orient et lui assure qu'elle serait ravie de lui faire visiter la ville dans le cas où ils seraient amenés à se revoir. Pour finir, tous les deux échangent leur numéro de portable et se quittent sur un sourire fripon.

Les fesses de retour dans ses sièges baquet, Maurice enlève le mode avion de son téléphone et y découvre 8 appels en absence de Justine. Il remet son portable en sourdine et retourne dans le supermarché pour acheter la bière oubliée à cause du visage et du décolleté de la jeune femme qui ne quittent plus son esprit. Maurice reprend la route de son hôtel une fois sa bière avalée cul-sec, bien décidé à se laisser un peu de temps, satisfait d'avoir trouvé un chemin vers Istanbul.

La journée se passe sans encombre, et il est bientôt 19 heures quand Maurice se réveille, tiré

de sa sieste par un appel de son capitaine. Il décroche :

- _ Bonjour, Capitaine.
- _ Bonsoir, Momo. Bien cuv  , ça va ?

Maurice ne répond pas, le capitaine reprend.

- _ Laisse tomber, Momo. Ils vont te tordre.
- _ De quoi, mon capitaine ?
- _ Fais pas l'idiot... Justine a débarqué au service avec ta même et l'envie de me péter la gueule. Elle croit que c'est moi qui t'ai envoyé là-bas. Elle sait que t'étais au café avec une femme cet après-midi.
- _ Pute vierge ! Euh... Pardon, Capitaine. Un judas dans mon téléphone, c'est ça ?
- _ Tous juste, gros malin. Et comme j'ai pas envie que tu ailles au casse-pipe, ni d'avoir des problèmes avec la fille du grand patron, je vais accéder à ta requête. Je t'envoie le numéro d'un agent de liaison d'Interpol qui pourra te mettre en relation avec un officier de la sûreté nationale turque. Mais laisse tomber la gonzesse, Momo, tu vas nous faire des problèmes.

Maurice essaye de se justifier et confie au capitaine.

- _ Vous vous doutez pourquoi, chef. Mais je capte pas, j'ai bien relu  qu   dans la donzelle, y'avait pas de combine, j'essaye de les remonter qu'ils essayent de me maquer...
- _ Alors c'est pour tes yeux, Momo. Pour tes yeux...
- _ Pute vierge ! Merde... Désolé, capitaine.
- _ J'ai l'habitude, t'inquiète. Aller, regarde dans tes messages et appelle mon bonhomme au bureau central, il va te connecter.
- _ Merci.
- _ Et fais pas le con, Momo.
- _ A vos ordres, mon capitaine.

   peine raccroché que Maurice rouvre son smartphone pour commander un menu kebab sur son application Uber Eats. Il se pose devant le poste de télévision en attendant sa commande. Maurice est assoupi, un filet de bave sur le menton quand le livreur appelle. Il se lève et descend dans le hall de l'hôtel pour récupérer sa commande. Son « salade tomate oignon » aval   avec une bouteille de vin rouge, comme à son habitude, il ferme à clef et place la bouteille de vin vide sur la poignée de la porte. Et il s'endort, ses ronflements se faisant entendre jusqu'à l'autre bout du couloir. Au milieu de la nuit, un silence de mort pèse dans le quartier quand un éclat de verre fait sursauter notre gaillard. Il attrape son arme et se précipite vers l'entrée. Il ouvre la porte d'un coup et braque son arme au visage d'un homme cagoul  . Il l'attrape par le col, lui colle son flingue sur la tempe et l'emmène à l'intérieur de la chambre pour l'asseoir sur le lit. Avant que l'homme n'ait pu dire mot, Maurice lui flanque un grand coup de crosse dans la mâchoire. L'homme s'écroule. Quand il revient à lui, le voilà ligot   sur une chaise avec la ceinture d'un peignoir de l'hôtel, en plus d'avoir une serviette enfoncée dans la bouche. Son arme à la main, Maurice fais signe à l'homme de parler

doucement avant de lui enlever la serviette de la bouche. Puis, il lui dit :

_ Sur mes aïeux que tu vas jacter, pourriture.

Inquiet de l'air déterminé de Maurice, des trémolos dans la voix, l'homme rétorque:

_ Fais pas le con mec... T'es flic !

_ J'ai pas toujours été. Lui répond Maurice. Et j'ai un bon ami légionnaire, Dieu ait son âme, qui m'a appris à faire jacter les salopards.

Pendant que l'homme était évanoui, attaché à la chaise, Maurice a fait un aller-retour jusqu'à sa voiture pour en revenir avec un petit chalumeau camping gaz. Maurice pose un genou au sol et renfonce la serviette dans la bouche de l'intrus. Il lui enlève une chaussure et une chaussette et allume le chalumeau. L'homme se débat, ses cris étouffés par la serviette. La cheville bien empoignée, Maurice lui place le bout de la flamme bleue sur la plante du pied. Il l'approche, la retire, la rapproche, la retire encore, la rapproche de nouveau pour la fixer enfin à bonne distance. Les yeux vers le ciel, quémendant une aide divine, l'homme hurle dans la serviette, toutes les veines de son cou boursouflées, alors que la peau de son pied se détache, ouvrant un vortex sous la plante, entouré d'un sillon incandescent comme brûle du papier à lettre. L'homme suffoque. Maurice retire la flamme, pose le chalumeau allumé sur le sol et très lentement se dirige vers la salle de bain, laissant l'homme souffrir le martyr. Il en revient avec un verre d'eau, qu'il balance pour apaiser la blessure. L'homme continue à hurler dans la serviette. Quand l'homme reviens quelque peu à lui, Maurice lui enlève la serviette et lui demande :

_ Qui ?

L'homme reste muet, faisant fi d'être dans les vapes. Maurice lui renfonce la serviette dans la bouche et se saisit du chalumeau. Les yeux écarquillés, se débattant tant bien que mal, l'homme fait des signes de tête à Maurice, qui lui enlève la serviette de la bouche pour écouter :

_ Dutronc. C'est monsieur Dutronc qui m'envoie. C'est tout ce que je sais sur lui. Je fais ce qu'on me demande, je suis payé, rien de plus. Et il est passé par un intermédiaire.

Après lui avoir noué la serviette de bain autour du pied, Maurice renvoi l'homme à ses pénates, qui quitte la chambre d'hôtel en boitant, sa chaussure à la main. Puis, Maurice se rallonge sur le lit, il fixe le plafond et réfléchit. Et ne tarde pas à se rendormir profondément du sommeil du juste.

Le drap du lit forme un chapiteau sur le sexe dressé, fier comme la république, de Maurice qui se réveille à l'aube. Après un bref passage aux toilettes et sur un site pornographique, Maurice se fait couler un café et consulte ses messages pour contacter l'agent de liaison du BCN. L'agent assure Maurice de pouvoir le mettre en contact avec un officier de la sûreté nationale

turque ayant moins de proximité avec le président Erdogan que la majorité des fonctionnaires du pays. Il lui envoie une adresse où rejoindre le policier turc une fois rendu à Istanbul. Après avoir raccroché, Maurice prend un billet d'avion sur la toile et plie ses affaires. Sa golf déposée au parking couvert de l'aéroport Saint-Exupéry, il monte dans l'avion. Maurice reluke les hanches de l'hôtesse de l'air et ses fesses rebondies sous son tailleur, depuis son siège, en attendant que l'avion décolle. Ensuite, après le décollage et bien que courageux et téméraire, Maurice commande quatre mignonnettes de bourbon pour pouvoir supporter les turbulences de l'Airbus A380 qui file vers Istanbul.

L'avion se pose enfin, après 4 heures de vol, sur le tarmac de l'aéroport international. Maurice monte dans un taxi, mais prudent, il ne donne pas l'adresse au chauffeur et lui demande de l'emmener à quelques pas de là après avoir regardé les alentours sur une map. Et alors il fait quelques pas pour découvrir la capitale. Excepté le marchand ambulant qui sert le célèbre café au marc épais dans lequel on peut prédire l'avenir, la rue emporte un parfum de sucre par la pâte feuilletée des Börek et des gâteaux au miel, à la carapace cristallisée, plongés à pic dans l'huile bouillante. Et aussi des relents d'amandes amères qui s'y mélangent... Des murs de mosaïque aux yeux bleus protecteurs pendus dans les recoins, l'alternance des minijupes et des cheveux couverts attestent de cette province qui tend vers l'occident, mais se rêve le califat d'un nouvel empire ottoman. Sous la chaleur pesante, Maurice avance vers sa destination, curieux des bâtiments et de chaque passant. Arrivé à la porte de son contact, il sonne et se fait inviter à entrer. Le surintendant de la sûreté nationale, arborant l'étoile d'argent, fait visiter sa chambre à Maurice. Maurice se retourne sur la porte ouverte quand il entre, et sur le chemin de soleil au sol, comme une photocopie d'Andalousie, ou la porte du bout d'un corps de ferme français ouverte sur le jardin, un matin de dimanche ensoleillé. Et il y a aussi l'odeur de la fumée bleue de la viande sur les grilles des barbecues. Maurice est rassuré :

_ Content que vous parliez la langue...

_ Je parle quatre langues, Monsieur Maurice, ne vous inquiétez pas. Lui répond le surintendant.

Et d'un ton sérieux, il reprends:

_ Je dois vous dire que j'ai reçu un appel étrange, me demandant des renseignements sur notre rencontre, d'un soit disant officiel, mais qui n'a pas su me confirmer son statut donc je n'ai pas donné suite.

_ Son blaze ?

_ Qu'est ce que blaze ? Demande le surintendant.

_ Désolé. Vous avez son nom ?

_ D'un soit disant, Monsieur Dufresnes. Lui répond-il ensuite.

Maurice remercie le gradé et regagne sa chambre. Il se roule un joint ensuite, et en nettoyant son arme se dit que c'est vraiment bien qu'il peut se trimbaler en fouraillé, dans les transports en commun, en civil. Il range son arme dans son sac et attrape son briquet avant de sortir sur le parvis pour fumer. Quand il rentre après avoir fini son joint, Maurice se fait offrir une bière par le policier Turc qui lui dit :

_ Je suis désolé, mais je ne pense pas que je pourrai vous être d'un très grand secours... Excepté peut-être, vous donner la liste des militants connus ayant pris l'avion sur ces périodes.
_ Je veux pas vous coller dans la semoule... Et merci. Répond Maurice.

Pendant des heures, Maurice étudie les bandes-vidéo de l'aéroport et les listings des passagers. Mais aucun ressortissant, connu des fichiers, n'y apparaît comme une piste sérieuse. Le surintendant s'en excuse et regrette de ne pouvoir faire plus... Avant de demander un service à Maurice tout en lui faisant remarqué, sur la vidéo, un homme étrange qui déambule. Maurice se rapproche de l'écran, et le surintendant explique que son service pense reconnaître un islamiste kurde, exilé en Afrique centrale, et recherché par toutes les polices, mais qu'ils attendent d'en être sûrs avant de le contrôler pour ne pas mettre le suspect sur ses gardes dans le cas où il préparerait un attentat. Maurice comprend... Et accepte. Le surintendant lui montre alors une photo de l'homme recherché et c'est dès le lendemain, après avoir passé une bonne partie de la nuit à genou devant la cuvette des toilettes à vomir une bouteille de raki un peu trop vite ingurgitée, que Maurice entre dans le hall de l'aéroport à l'heure précise où le terroriste présumé s'y présente. A peine les portes automatiques sont entrouvertes que Maurice croise le regard de l'homme sous sa capuche. Tout en faisant semblant d'accélérer le pas comme si il avait un avion à prendre, Maurice lève les yeux vers la caméra le surplombant, d'un air inquiet et accélère encore le pas. Au poste de sécurité de l'aéroport, le surintendant lui demande ce qu'il en a pensé. Maurice lui répond :

_ Pour le cliché, j'sais pas, j'ai pas trop guetté la porcelaine, mais tardez pas à le serrer parce qu' il a du mou de veau dans la soupière et trop pression sous le couvercle, vous allez le ramasser à la cuillère... Faites vite.

Le surintendant remercie Maurice pour son avis si précieux avant de se presser de mettre en place un cordon de sécurité autour de l'aéroport.

Derrière les grandes colonnes, devant le kiosque à journaux, sous les écrans des arrivées... Jusque dans les toilettes, des policiers en civil sont postés arme à la ceinture, en plus de deux tireurs d'élite allongés sur le dessus des magasins. Maurice est dans le bureau de la sécurité de l'aéroport avec le surintendant, et il étudie toujours les dossiers des militants nationalistes fichés quand les portes automatiques de l'entrée de l'aéroport s'ouvrent sur deux silhouettes qui pénètrent le hall du même pas, tous les deux trop couverts pour la saison. Les deux hommes se fixent dans l'entrée, comme fermant le passage aux gens. Ils sortent leurs fusils

d'assaut de dessous leurs grands manteaux et ouvrent le feu sur la foule. Les voyageurs paniqués tentent tant bien que mal de s'enfuir, mais les balles fusent. Les deux terroristes balayent à 180° devant eux. Au milieu des hurlements mélangés au ratata des fusils-mitrailleurs, les crânes explosent littéralement quand les 13 centimètres des balles traversent. La foule maintenant éparse, sous la fumée et les éclats de sang, les deux terroristes sont « neutralisés ». Maurice et le surintendant suivent le carnage sur les écrans du poste de sécurité. Puis, le surintendant aperçoit sur un des écrans vidéo un homme en train de faire la prière, front au sol, une valise à son côté. Le surintendant donne l'ordre de l'abattre. Un policier placé juste derrière lui, contre une colonne, se prépare à tirer. Au même moment, Maurice s'approche de l'écran et dit à l'étoile d'argent :

_ Regardez, il laisse s'enfuir les gens, y'a une anguille, c'est un tartuffe... Et... Pute vierge ! C'est Léandre ! Dites leur de pas tirer.

Mais à peine relevé de sa prière, et avant que le surintendant puisse donner de contre-ordre, l'homme reconnu comme Léandre par Maurice tombe au sol, abattu d'une balle entre les omoplates par le policier derrière la colonne. La valise est projetée devant lui à la suite de sa chute. Quand la valise stoppe sa route sur le sol, la charge à l'intérieur explose, ne produisant que de faibles dégâts dans l'enceinte de l'aéroport. Sous le corps étendu de Léandre, la mare de sang, par le souffle de l'explosion, est identique à ces tableaux contemporains où les flaques de peintures son soufflées à la paille pour former des traînées et des éclaboussures. Léandre est à plat ventre, un genou en équerre et un avant-bras sous le visage comme on dort le soir dans son lit. Le sang continue de s'écouler, comme ces instants dans les longs-métrages, où la caméra s'envole vers le ciel en tournoyant dans un travelling arrière, jusqu'à ce que fonde le noir sur l'image.

À la morgue de l'hôpital central d'Istanbul, deux hommes en costumes sombres, et lunettes noires, discutent autour du corps de Léandre. Maurice a suivi le corps de son ami jusqu'à l'hôpital et s'est réfugié dans les toilettes du couloir de la morgue en apercevant les deux hommes en cravates. L'oreille collée au montant de la porte des toilettes, Maurice écoute leur conversation. Le plus vieux des deux hommes dit à son suiveur :

_ Il faut prévenir « sa mère » au service.

Puis, il sort son téléphone et appelle :

_ Oui ! Lieutenant-colonel Olivier, passez-moi Forestier.

Son interlocuteur au bout du fil, il reprend :

_ Code Icare. Hôpital d'Istanbul.

Il raccroche ensuite, glisse son téléphone dans la poche de sa veste et dit à son collègue.

_ Il arrive. Il veut le voir de ses yeux...

Et les deux hommes s'en retournent, tandis que Maurice sort de sa cachette après avoir laissé passer un peu de temps. Il hésite à s'approcher de son ami allongé dans le tiroir réfrigéré, mais il fait demi-tour, tête baissée, camouflant ses larmes et sa hargne, pour aller s'en griller une dehors. Il sort de l'hôpital central, cigarette à la bouche, et s'accroupit derrière la palissade d'un terrain vague en construction juste en face. De longues heures se passent. Maurice fume. Camouflé, il observe les allées et venues. Bien déterminé à découvrir qui se cache derrière le nom de Forestier, Maurice patiente. Il brave l'ennui, la fatigue et le manque de produits. Mais il patiente, se disant que ce n'est pas sa première planque et qu'il restera là des jours s'il le faut. Mais l'attente valait la peine, car malgré la mixité de l'endroit, le type « caucasien » de l'homme n'échappe pas à Maurice quand il pénètre le hall de l'hôpital. Il le regarde ensuite avancer en direction de la morgue et attend. À peine trois minutes sont passées quand Forestier ressort. Maurice le prend en photo avec son téléphone pendant qu'il remonte dans son taxi. Après que Forestier ait demandé la direction de l'aéroport Havalimani au chauffeur, Maurice se renseigne sur les vols de jets privés à l'aide de l'outil informatique de recherche de la SDAT et contacte ensuite une connaissance au Bois l'abbé à Paris.

_ ça biche, pine d'anchois ?

_ Wesh Maurice, ça dit quoi !

_ Je te file une plaque si tu me filoches un gonze.

_ Tu dis quoi ? Comment ça, une plaque ? Lui demande le contact.

_ Un millions de centimes. Dix mille francs.

_ Je suis pas né au dix huitième, frère...

_ 1500 euros.

_ Ok.

_ Je t'envoie une photo. Il arrive d'Istanbul et sera sur le tarmac du Bourget avant la fin de la journée. Je veux savoir où il crèche.

_ Ok.

_ Merci, mon pote. À tout.

Avant de retourner chercher sa valise chez le surintendant de la sûreté nationale, Maurice flâne un peu et profite une dernière fois de l'agitation des rues d'Istanbul. Une fois rejoint la maison du surintendant, l'au revoir est chaleureux et la poignée de main est franche. Maurice

remercie son hôte et prend un taxi vers l'aéroport international après avoir vérifié que les vols aient bien repris. Durant le voyage, il écoute en boucle le morceau qu'il écoutait avec Léandre : « Billets violets » de Booba. Maurice prend sur lui, mais a bien du mal à contenir sa colère et sa peine. Et dans le fuselage, l'hôtesse de l'air ne cesse de faire des allers-retours entre la réserve de mignonnettes de Bourbon et le siège de Maurice.

Le soir est bien avancé quand Maurice arrive à Levallois-Perret. Après avoir mis plus de cinq minutes à insérer la clef dans la porte de son logement, Maurice ouvre et trébuche sur son propre talon pour s'étaler sur le tapis d'entrée, emmenant avec lui le guéridon et le plat en gré qui vole en éclats. Justine se réveille et se précipite vers la porte. Elle admire le spectacle. Maurice se relève péniblement en marmonnant des excuses. Justine l'enguirlande à voix basse :

_ Non mais ça va pas mieux, hein ! T'as vu l'heure qu'il est. T'as de la chance que la petite soit pas réveillée.

Maurice s'approche pour l'embrasser. Justine le repousse :

_ Bah, mais tu pus l'alcool. Je vais péter un plomb...

Maurice ricane et se rapproche encore. Il la prend par la taille et pose son autre main sur son sein. Justine fulmine et demande :

_ Je peux savoir ce que tu fais ?

Maurice répond :

_ Je vais au jardin pour te secouer le prunier.

Justine :

_ Mais bien sûr ! Et puis quoi encore ? Un pot-au-feu et un massage des pieds ?

Justine retourne dans la chambre énervée et en revient pour lui dire :

_ Tiens. Couette. Coussin. Canapé. Bonne nuit. Et demain, on aura une petite discussion.

Pendant que Maurice est planté comme un poireau au milieu du salon avec sa couette et son coussin, Justine retourne se coucher en grommelant dans sa barbe :

_ J'aurai dû écouter mon père. N'importe quoi. Non, mais ça va aller, ça commence à bien faire maintenant.

Maurice pose son package sur le canapé et se dirige vers la salle de bain sur la pointe des

pieds. Il sort une bouteille de Pastis par la petite fenêtre en placo' en dessous de la baignoire. Toujours sur la pointe des pieds, vaseux et essayant de ne pas chuter, Maurice reviens au salon et se sert un verre qu'il boit cul-sec. Il s'en ressert un autre qu'il avale d'un trait également, et pose ses deux mains sur le visage pour se laisser aller. Cette fois, le grand gaillard ne retient pas ses larmes. Il pleure à grande eau et se garde de ne pas balancer le moindre objet qui l'entoure contre le mur.

Justine arrive doucement dans le salon. Surprise, elle lui demande :

- _ Qu'est qu'il y a, mon bébé ?
- _ Léandre est mort.
- _ Ah !
- _ « Ils » n'ont même pas prononcé son prénom.

Justine l'embrasse sur le front et lui dit :

- _ Tu peux sortir ta bouteille de Pastis de derrière le coussin. Et ne viens pas te coucher trop tard...

Maurice baisse la tête et laisse Justine retourner dans la chambre. Quand Justine ferme la porte, une notification de sms arrive sur le portable de Maurice. C'est l'adresse de Forestier envoyée par son copain du Bois l'abbé. Maurice répond au message :

Merci. Quand je vais te dire qui t'as filé, tu me croiras jamais

Le message envoyé, Maurice enlève la boule dosette de la bouteille et se sert un flan de Pastis qu'il gobe en une fois. Il repose son verre sur la table et se lève péniblement. Maurice éteint la télévision, la lumière et ferme doucement la porte d'entrée pour aller dans le garage. De dessous son établi, il sort une valise estampillée Makita qui est censée contenir un perforateur à batterie pour percer les murs de béton. Il ouvre le coffre de sa golf et la pose la valise à l'intérieur. Il enclenche la façade du poste et mets le morceau qu'il écoutait avec Léandre. Il démarre ensuite son 6 cylindre et prends la route du domicile de Forestier. Sur la route départementale qui mène au lotissement du chef des clandestins de la DGSE, Maurice maudit les nids de poule et pense à ses jantes. À quelques mètres de la maison, il se gare contre un arbre. Le jour pointe à peine, à cette heure de fraîcheur où l'humidité dépose des perles de rosée sur les pelouses synthétiques des maisons jumelles. Maurice descend de la voiture, il ouvre le coffre et la mallette à perfo' qui s'y trouve et en sort trois bouts d'un fusil de chasse de calibre 12, qu'il monte avant de se rasseoir sur son siège. Son fusil sur le siège passager, Maurice n'attends pas bien longtemps avant que Forestier ne sorte jusque devant son portail. En pantoufle et en peignoir, Forestier s'allume une cigarette. Maurice attrape son fusil de chasse et sort de la golf. Comme au ralenti, à pas de chat, comme s'il n'était pas vraiment maître de ses mouvements, Maurice avance le long du buisson. Avant que Forestier n'ait pu se rendre compte de la présence de Maurice, le canon superposé se colle sur l'os temporal de sa boîte crânienne. Et avant que Forestier ne puisse le demander, Maurice lui dit :

_ Code Ricard. Psychiatrie de Levallois-Perret.

À bout portant, la première cartouche de plomb de 24 grammes détache un bon tiers de l'arrière du crâne de Forestier quand Maurice presse la gâchette. Figé, comme si le temps était arrêté, presque trois secondes se passent avant que Forestier ne commence à vaciller pour s'écrouler sur l'asphalte et laisser, jusques son cervelet, se répandre sur le bitume dans un ruisseau de sang.

Sélim Anthony. Éditions Pomarin. Juillet 2025.